

Quand elle reprit connaissance, l'avenue des Champs-Élysées, devant l'hôtel, était redevenue calme.

Rien ne disait le drame qui était venu aboutir là.

— Est-il mort ? N'est-il que blessé ?

Et tout le temps, dans le fond de son âme, le même reproche :

— C'est ma faute ! C'est à cause de moi qu'il est mort ! !

Elle se rapprocha de l'hôtel insensiblement. On eût dit qu'elle se sentait coupable, la pauvre enfant. Devant l'hôtel elle s'arrêta. Elle n'osait entrer pour demander des nouvelles. Pourtant comme la porte s'ouvrait, laissant passer un domestique qui courait chez le pharmacien du faubourg Saint-Honoré avec une ordonnance du docteur, elle entra furtivement et s'adressa au concierge.

— Que s'est-il passé ?

— Oh ! mademoiselle, un grand malheur... vous ne savez rien ?

— De loin j'ai vu... sans rien deviner, dit-elle, sans répondre autrement, ne voulant point trahir Jacques.

— Un duel... oui, un duel, ce matin ! ! Qui s'en serait jamais douté. Un jeune homme si doux, si tranquille ! Notre pauvre maître ! ! Qu'est-ce qui est arrivé, mon Dieu, pour l'obliger ainsi à se battre, lui qui n'avait déjà pas une santé si bonne... !

Et il se lamentait.

Il est mort ? dit-elle frémissante.

— Grâce à Dieu, non, il n'est pas mort... Du moins, il ne l'était pas, tout à l'heure, quand on l'a transporté dans son lit. Mais, hélas ! il n'en valait guère mieux. Peut-être est-il mort maintenant !

— Ne pouvez-vous savoir ? vous informer ?

— Si, je m'informe toutes les cinq minutes.

Un domestique passait, affairé, soucieux.

— Jean !

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Comment ça va-il, là-haut ?

— Mal, très mal.

— Toujours en syncope.

— Toujours.

— Et le médecin ?

— N'ose pas se prononcer. Moi, je crois bien que c'est fini... tant notre jeune maître est pâle !

Puis apercevant Fanchon :

— Est-ce que vous voulez monter, mademoiselle ?

Mais elle ne le voulut point. Dans l'instant critique de cette douleur première, elle ne crut pas devoir distraire Simone et la comtesse.

Elle sortit chancelante, disant au concierge :

— Je reviendrai, tout à l'heure, plus tard, vous demander des nouvelles.

— Bien, mademoiselle Fanchon, aussi souvent que vous le désirerez. En attendant je dirai à Mademoiselle et à Madame que vous êtes venue... Ça leur fera toujours plaisir, vu leur amitié pour vous.

Elle descendit les Champs-Élysées, allant sans savoir où.

Elle resta ainsi des heures à se promener au hasard, ne pensant même pas à manger.

Vers deux heures elle se retrouva devant l'hôtel.

Et ce fut encore au concierge qu'elle s'adressa en tremblant bien fort.

— Comment va-t-il ? Est-ce qu'il est mieux ?

— Non, non.

— Plus mal ?

— Oui... toujours la syncope et le médecin est de plus en plus inquiet.

Elle repartit, la mort dans l'âme.

Le soir, elle repartit, à la nuit tombante.

— Eh bien ?

— De mal en pis.

— Est-ce qu'il est enfin sorti de son évanouissement ?

— Oui, mais la fièvre s'est déclarée. Et il a le délire. J'ai bien peur qu'il ne passe pas la nuit.

Et elle s'en retourna chez elle.

Heureusement que le Concert-Français était fermé ; elle n'aurait jamais eu le courage d'y paraître ce jour-là.

Elle ne songea même pas à se coucher.

Elle passa toute la nuit en prières.

Le lendemain, brisée de fatigue et d'insomnie, les yeux rouges à force d'avoir pleuré, elle se présentait avenue des Champs-Élysées.

Elle était si épouvantée du malheur dont elle redoutait la nouvelle qu'elle n'eut pas le courage de questionner le concierge.

Mais celui-ci la renseigna tout de suite ;

— Mauvaise nuit... le délire tout le temps.

— Et le médecin ?

— Il a l'air si triste qu'il ne doit pas lui rester grand espoir.

— Puis-je voir Mlle Simone ? Puis-je voir Mme de Beauchamp.

— Entrez dans ma loge. Je vais m'informer.

Il partit.

Fanchon, pendant son absence, regarda les fenêtres de l'hôtel.

Comme cela était triste ! Et jadis cela semblait si joyeux ! Il régnait là un silence de mort. Les domestiques qui traversaient la cour marchaient sur la pointe des pieds, et s'ils échangeaient entre eux quelques mots, ils le faisaient à voix basse.

Seuls, les bruits de l'avenue coupaient ce silence et ils paraissaient comme un sacrilège, comme une insulte au pauvre garçon que menaçait le fantôme de la mort !

Le concierge revint.

— Oui, dit-il, vous pouvez monter... Et l'on a paru heureux de vous savoir ici... Même, Mme de Beauchamp et le docteur se sont regardés et Mme de Beauchamp a dit — je l'ai entendue : —

— Nous allions l'envoyer chercher.

Fanchon tressaillit et demanda :

— Pour quelle raison ?

— Je l'ignore.

— Que s'est-il passé pendant la nuit ?

— Je n'en sais rien. Vous comprenez bien que ce ne sont pas à de pauvres gens comme nous que l'on fait des confidences.

Fanchon avait peur.

Elle venait de penser que sans doute les causes mystérieuses du duel étaient maintenant connues.

On allait l'interroger.

Que répondrait-elle ?

On allait lui faire des reproches.

Qu'aurait-elle à dire ?

VII

Mais toutes ses craintes tombèrent bientôt devant l'accueil que lui fit Mme de Beauchamp.

La comtesse reçut Fanchon dans une chambre voisine de celle où Jacques était couché.

La porte était entr'ouverte donnant sur l'autre pièce.

Persiennes closes, rideaux tirés : dans cette chambre de malade, c'était presque la nuit complète.

Fanchon sentit son cœur qui se serra.

Cela avait quelque chose de lugubre et elle se rappela brusquement la veillée des morts, là-bas, au château de la Lézardière, auprès du corps de Girodias assassiné. Et ce rapprochement de ces deux catastrophes, dans son esprit, l'épouvanta. Car c'était la même chose, au fond, le même drame. C'était à cause de Georget que Girodias avait été assassiné. C'était à cause de Fanchon que Jacques, peut-être, allait mourir. Et cette mort, est-ce que ce n'était pas un assassinat véritable ?

La comtesse lui tendit les bras.

Fanchon s'y laissa tomber en pleurant. Ce malheur comblait les distances entre la vieilleuse et la grande dame. Elles étaient toutes les deux frappées en plein cœur par la même blessure.

La comtesse ne lui fit aucune allusion, aucun reproche. La jeune fille fut donc tout de suite rassurée. Jacques n'avait rien dit. Mais telle était la délicatesse, la probité de son cœur que ce manque de franchise lui apparut maintenant comme une faute et qu'elle se trouva coupable, elle, cause de tout le mal, bien que cause innocente, de recevoir ainsi l'affection d'une mère dont le fils agonisait.

— Je suis heureuse de vous voir... !

— Oh ! madame, combien je vous plains... !

— J'allais vous envoyer chercher... !

— Serais-je assez heureuse, madame, pour que vous ayez besoin de moi ? Puis-je vous être bonne à quelque chose ?

— Mon pauvre enfant a le délire depuis hier, et à plusieurs reprises votre nom est revenu sur ses lèvres.

— Mon nom !

— Oui. Il semble vous chercher, il semble vous demander. Son regard parfois nous interroge et paraît nous faire des reproches et nous dire : "Pourquoi n'est-elle pas là ?" Le médecin a voulu vous connaître, savoir quelle était la jeune fille dont se préoccupait ainsi le délire de mon fils. Je lui ai dit ce que je savais de vous. Il espère que votre vue calmera mon fils, aura sur lui une certaine influence. Il ne répond pas de sa vie, en effet, et il est prêt, pour le sauver, à employer les remèdes les plus désespérés... Voulez-vous entrer dans la chambre de Jacques ?... Je vous y accompagnerai, ma chère Fanchon, et vous y trouverez Simone elle-même.

— Je veux bien, madame... Pour sauver votre fils... à vous qui avez été si bonne pour moi... Je donnerai volontiers ma vie... !

Et elle disait vrai.

Elle se fût sacrifiée avec joie.

(A suivre.)